

La Petite Fille aux ballons

Colette Berthès

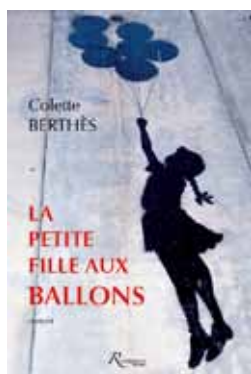
Riveneuve éditions, avril 2016

280 pages, 18 €

En juillet 2005, le graffeur anglais Banksy s'est rendu en Cisjordanie à l'occasion de l'anniversaire de l'avis rendu par la Cour internationale de justice de la Haye condamnant le Mur de séparation construit par Israël. Bravant les forces de sécurité, il a réalisé neuf fresques, sur le Mur lui-même. Ces œuvres sont aujourd'hui mondialement connues et si elles ont parfois un côté provocant, elles sont empreintes d'une grande poésie. L'une de ces fresques a donné son titre au roman de Colette Berthès, ouvrage qui relate la quête de Laïla, une mère palestinienne qui cherche à comprendre pourquoi sa fille, Amal, s'est fait exploser à la terrasse d'un café israélien à une heure d'affluence, tuant ainsi plusieurs soldats israéliens.

Cette quête va l'amener à rencontrer celles et ceux que sa fille a fréquentés, depuis qu'elle était partie à Ramallah pour exercer son métier d'avocate. Très rapidement, Laïla va découvrir que, jour après jour, Amal est devenue une jeune femme menant loin d'elle une vie faite d'engagements professionnels mais aussi de souffrances face aux brimades et aux injustices subies par le peuple palestinien. Souffrances d'autant plus grandes qu'après avoir perdu son père, « abattu » par erreur à un check-point, Amal devra aussi renoncer à l'amour de sa vie, désormais interdit de territoire palestinien par les autorités israéliennes.

L'auteure rend parfaitement cette vie courante palestinienne dans son intimité et sa quotidienneté. Cette plongée auprès des gens modestes permet l'évocation des nourritures de ce pays, du café amer, du thé trop sucré, des vêtements de fête, mais Laïla va aussi découvrir la complexité des orga-



nisations politiques qui font l'histoire de la Palestine. Le désespoir de la jeune génération qui étouffe dans un pays cadenassé et dans une société à la fois moderne et traditionnaliste est aussi bien présent. Chacun-e cherche, à sa manière, à échapper à un avenir bouché. Silhouette noire et menue, Amal sera cette petite fille dessinée par Banksy qui s'élance vers le haut du mur, suspendue à un bouquet de ballons pour « retrouver ses rêves »...

Le roman fonctionne à la manière d'un polar, et l'auteure se complait un peu trop à multiplier les fausses pistes. A la fin, et grâce à un petit poème enfoui dans les vêtements de sa fille, Laïla découvrirait en partie pourquoi Amal a agi ainsi. Finalement, cette mère si courageuse ne jugera ni utile ni décent que tout à chacun connaissent les raisons profondes de l'acte terrible commis par la jeune femme.

Françoise Dumont,
présidente de la LDH



Sonita

Réalisation : Rokhsareh Ghaem Maghami

Film documentaire, Iran, Suisse Allemagne, 2015

Réalisation : Production :

Tag/Traum/Intermezzo Films

Distribution : Septième Factory

En salles le 12 octobre 2016

Sonita Alizadeh est afghane, immigrée clandestine en Iran. Elle a 18 ans et sa mère veut la ramener à Hérat, en Afghanistan, pour la marier. Elle vaut neuf mille dollars ; son mariage permettrait à son frère de s'acheter une épouse.

Sauf qu'elle n'entend pas se laisser vendre comme cela. Soutenue et scolarisée par une ONG, Sonita est devenue une fille moderne dans ce Téhéran moins arriéré que son pays d'origine. Elle rêve d'être la fille de Rihanna et de Michael Jackson, et raconte ses

rêves de musique dans un cahier. Elle connaît la pop et le rap, et elle a choisi de s'exprimer en rap pour dire son horreur de la tradition : mariages forcés de fillettes avec des hommes adultes ou âgés inconnus, départ de l'école, enfermement définitif. Elle se montre acharnée. Elle réussit à enregistrer sa chanson, qui dit l'horreur des violences subies, de cette vie gâchée, et à la faire diffuser sur Internet où elle remporte le prix du meilleur clip de rap. Grâce à l'ONG, grâce aussi à la réalisatrice qui prête de l'argent à la mère de Sonita pour ne pas la ramener tout de suite, elle est désignée pour une bourse et part étudier la musique aux Etats-Unis.

Nonobstant ce dénouement miraculeux, le film présente plusieurs intérêts : d'abord l'intervention de la réalisatrice pour aider Sonita, qui, de fait, prend le pouvoir sur le film. Elle en a d'ailleurs dévié le sujet en le centrant sur son combat principal, alors qu'elle pensait faire un film sur l'éducation. Ensuite, la mise en perspective des situations des femmes en Iran, où une certaine marge de liberté, certes restreinte, leur est concédée : elles peuvent en tout cas faire des études et exercer des métiers.

Enfin et surtout, bien sûr, la question du mariage forcé et de la condition des femmes et des filles afghanes, obscurantisme mortel aggravé par une interminable guerre.

Nicole Savy,
LDH-partenariat films